

qui occupaient la moitié du Saint-Laurent. Les barques fragiles des sauvages seraient brisées contre ces roches pointues. Et le seul passage navigable était barré par un arbre énorme que les efforts réunis de vingt hommes semblaient impuissants à soulever !

Soudain un léger bruit que David entendit derrière lui lui fit tourner la tête.

Ses sourcils se contractèrent brusquement, sa main serra convulsivement le canon de sa carabine.

Une troupe nombreuse dont les armes étincelaient au soleil venait de se montrer soudain sur l'une des rives du Saint-Laurent, à cent pas environ derrière les barques des Français.

C'étaient les Hurons ; David reconnut les aigrettes rouges piqués sur leur touffe de guerre.

Bientôt des formes noires se détachèrent de la rive et glissèrent sur le fleuve. Les sauvages mettaient leurs pirogues à l'eau et faisaient force de rames pour rejoindre les trois barques immobiles au milieu du fleuve.

Le projet des Hurons était bien évident.

Ayant barré la route à leurs ennemis, ils allaient maintenant les attaquer par derrière, tandis que leurs tirailleurs embusqués dans le bois ou cachés au sommet des arbres feraient pleuvoir sur eux une grêle de balles.

Le marquis de Montcalm mesurait de son regard perçant la distance qui le séparait encore des Peaux-Rouges.

— Messieurs, dit-il à ses officiers, nous sommes perdus. Ces misérables sont plus de cinquante, sans compter ceux qui se cachent sans doute dans le bois. Il ne nous reste plus qu'à mettre l'épée à la main et à vendre chèrement notre vie. David, fais-nous aborder.

Mais David ne parut pas entendre cet ordre.

Lui aussi, il regardait les pirogues des Hurons qui s'avançaient, rapides et légères, en décrivant un demi-cercle, comme si elles se fussent déjà préparées à envelopper les trois barques des Abénaquis.

Une horrible anxiété étreignait son cœur.

Encore quelques minutes, et M. de Montcalm, son général, son héros, M. de Montcalm pour lequel il aurait donné vingt fois sa vie, allait tomber dans cette obscure embuscade ; il allait être le jouet d'une peuplade qui le voudrait peut-être aux Anglais !

Le pauvre David sentait de grosses larmes de rage mouiller ses paupières.

Tout à coup de sauvages clameurs retentirent sur le fleuve et trouvèrent dans la profondeur du bois de terribles échos.

Les Hurons poussaient déjà leurs cris de victoire.

Il semblait qu'ils n'eussent plus qu'à étendre la main pour saisir leurs ennemis.

— Au rivage, David, au rivage ! répéta M. de Montcalm avec animation. Là du moins, nous pourrions nous défendre... M'entends-tu, David ? Es-tu devenu fou ?

David, comme réveillé en sursaut, se tourna soudain vers les Abénaquis, qui déjà quittaient leurs longues pagaies pour saisir les couteaux fixés à leur ceinture.

— En avant ! en avant ! leur cria-t-il ; faites force de rames. Si vous arrivez à l'arbre avant les Hurons, je jure que vous serez sauvés ! !

Et, jetant au fond de la barque sa carabine inutile, David Kerulaz plongea rapidement dans le fleuve.

Les Abénaquis avaient dans le Chasseur de bisons autant de confiance que dans leur propre chef.

Sans comprendre quel pouvait être le secours inespéré que

David leur promettait, ils se penchèrent sur leurs pagaies et firent voler les trois pirogues sur la surface du fleuve.

— Ils sont fous ! ils sont fous ! s'écria l'un des officiers ; ils vont nous briser contre l'arbre... Arrêtez !... mieux vaut mourir les armes à la main en chargeant les Peaux-Rouges ! !

Mais les trois barques continuaient leur course.

Quant au Chasseur de bisons, on voyait de temps en temps apparaître sa tête bruno en avant du fleuve. La rapidité avec laquelle il nageait semblait tenir du prodige.

Cependant les Hurons, sentant bien que leur proie ne pourrait pas leur échapper, ne faisaient pas usage de leurs fusils. Ils continuaient à ramer, la hache ou le couteau entre les dents, tout prêts à s'en servir au moment de l'abordage pour tuer et pour scalper.

Quelques coups de feu retentirent cependant. Ils étaient tirés par les sauvages qui, restés sur le bord, assistaient à cette chasse étonnante.

Mais les barques ennemies furent bientôt si près les unes des autres que l'intervention des Hurons cachés dans les bois pouvait être plutôt un danger qu'un auxiliaire utile pour les guerriers de leur nation.

Ils cessèrent donc de tirer et se tinrent debout sur la rive, attendant le moment de se jeter à la nage et de prendre part à la curée.

On n'était plus qu'à dix toises de l'arbre renversé.

Les barques semblaient redoubler de vitesse comme si un tourbillon les eût emportées.

Encore quelques secondes, et ils allaient se briser contre le tronc de l'arbre...

Encore quelques secondes, et les Hurons allaient lancer leurs terribles haches dans les barques et massacrer tout ce qui s'y trouvait.

Ils étaient à portée. Déjà leur chef venait de se lever et de leur ordonner de quitter leurs pagaies pour prendre leurs armes.

Les haches brillaient dans leurs larges mains musculeuses et ils allaient les lancer contre les Abénaquis toujours penchés sur leurs longues rames, lorsque tout à coup, comme s'il eût été manœuvré par un levier énorme, l'arbre qui barrait le fleuve s'éleva lentement au-dessus des eaux bouillonnantes.

Les trois pirogues conduites par les Abénaquis s'engouffrèrent dans cet étroit passage et disparurent sous le tronc noir.

Entraînées par le courant et par la vigoureuse impulsion que les rameurs leur avait donnée, les barques des Hurons les suivirent. Mais au même instant l'arbre retomba lourdement, écrasant les guerriers hurons et brisant leurs pirogues légères.

Cela fut si rapide et si imprévu que les sauvages cachés dans les bois crurent à quelque intervention surnaturelle.

Les branches touffues de l'arbre qui gisaient sur les rochers des rapides ne leur avaient pas permis d'apercevoir le chasseur canadien debout sur la roche la plus élevée et supportant l'extrémité de l'arbre sur sa robuste épaule.

Cependant les Abénaquis ramaient avec une si furieuse ardeur que lorsque M. de Montcalm et ses officiers, encore tout étourdis du prodigieux événement qui venait si à propos de leur sauver la vie, pensèrent à tourner la tête, ils aperçurent à une énorme distance l'arbre couché sur les rapides, au milieu des vapeurs blanchâtres que le bouillonnement des eaux faisait monter vers le ciel bleu.

Quelques balles sifflèrent autour d'eux et vinrent s'enfoncer dans l'eau d'où elles firent jaillir des aigrettes argentées.